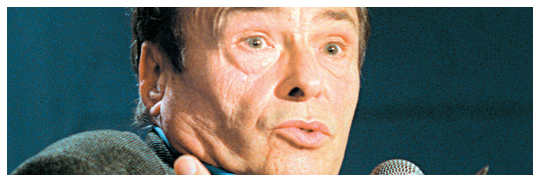




LITTÉRATURE

Pierre Yergeau et les bleus de L.A.
Page F 3

ESSAI

Des entretiens avec le sociologue
Pierre Bourdieu
Page F 6

LIVRES



Philippe Claudel

DAVID BALICKI STOCK

L'enfer de l'homme moderne

moderne, l'enfer de l'homme moderne
L'enfer de l'homme moderne
L'enfer de l'homme moderne

CAROLINE MONTPETIT

On entre dans son univers sur la pointe des pieds, pour s'y retrouver rapidement happé dans une machine aveugle, brutale, hors de contrôle, dont on ne sait trop si on en sortira vivant.

Dans son dernier roman, *L'Enquête*, paru chez Stock, l'écrivain français Philippe Claudel a résolument quitté le réalisme relatif de sa dernière trilogie, conclue par le très remarqué *Rapport de Brodeck*, pour entrer de plain-pied dans le monde inquiétant du fantastique. Inquiétant, le mot est d'ailleurs faible. Car c'est bien un cauchemar que vit cet enquêteur, mandaté pour faire la lumière sur une vague de suicides survenue dans une entreprise, et dont on sent bien, au fur et à mesure que l'action se déroule, qu'il n'est lui-même pas tout à fait à l'abri de cette vague.

En s'éloignant du réalisme, Philippe Claudel se rapproche plus précisément d'un questionnement intime et tragique, c'est-à-dire la place de l'homme dans un univers qui accorde toute l'importance au travail et au profit, un univers déshumanisé en somme. En découle un livre étrange, à la fois kafkaïen et camusien, mais on ne peut plus près des interrogations qui secouent la société d'aujourd'hui.

« La littérature peut avoir plusieurs fonctions, elle peut nous faire réfléchir, elle peut créer des électrochocs. Elle peut dire: vous êtes en train de dormir, faites attention. »

« J'ai transcrit la perception du monde qui est la mienne aujourd'hui, le monde avec ses incohérences, ses insuffisances, son système économique qui se dérègle », dit l'écrivain, joint par téléphone. Pour écrire ce cauchemar, ajoute-t-il, « il n'est pas très difficile de se servir de cet entourage, des sensations qu'il me procure », dit-il, précisant que les situations dans lesquelles se retrouve l'Enquêteur l'ont aussi fait bien rire, à l'occasion, tellement elles étaient grotesques.

Ce monde déshumanisé, Claudel le décrit notamment en désignant constamment les personnages par leur fonction: on rencontre ainsi l'Enquêteur, le Policier, le Garde, le Psychologue, et même le

Fondateur. En fait, c'est un monde où les personnages ont même oublié leur propre nom.

« Le grand drame est que le travail a pris trop d'importance dans notre identité, poursuit-il en entrevue. On s'identifie à ce travail qu'on effectue de huit à dix heures par jour. [...] On réduit la personnalité à cela. Au point que, lorsqu'on n'a pas de travail, on en a presque honte. »

Or, chose angoissante entre toutes, même celui qu'on identifie comme le Fondateur de l'entreprise, qui pourrait tout aussi bien être Dieu, ne sait plus où va sa création.

« Qu'est-ce que vous imaginez? dit le Fondateur à l'Enquêteur. Que j'en sais plus que vous? Parfois, on bricole, on essaie d'inventer et tout vous pète entre les doigts. Vous voulez arrêter l'hémorragie, mais plus moyen! Que faire alors? Se morfondre? Non, moi, j'ai simplement décidé de tourner le dos. La lâcheté n'est pas le défaut qu'on croit. Le courage fait souvent plus de dégâts. Qu'ils se débrouillent! »

En entrevue, Claudel rappelle que durant des millénaires les humains ont entretenu cette solution un peu facile d'un dieu fondateur. « En l'espace d'un siècle, dit-il, on a complètement ruiné cette explication du soutien divin, on a abandonné l'idée de dieu. »

Aussi, dans *L'Enquête*, présente-t-il ce dieu nu, au milieu d'une décharge à ciel ouvert.

Au-delà de ce questionnement philosophique, *L'Enquête* traduit également une humanité qui perd son intimité, notamment par l'entremise des réseaux sociaux fondés sur Internet.

« Lorsque nous créons des pages sur Facebook, par exemple, on procède à une sorte de déballage de son intimité, dit-il. C'est une radiographie ou un scanner complet, une sorte d'autopsie du vivant. Notre véritable nature, qui est faite d'intime et de public, se dissout là-dedans. »

L'Enquêteur, quant à lui, est-il totalement innocent dans ce monde qui le dissèque peu à peu avant de l'isoler complètement?

« Globalement, il a l'air innocent, mais il a une grande faute. Il est coupable de ne pas se révolter. C'est quelqu'un qui suit le mouvement de goule, qui se laisse entraîner et qui ne se rebelle à aucun moment », dit-il. C'est l'incarnation même du personnage pour qui l'idée de bien faire son travail prime la réflexion sur le travail, dit-il. Pourtant, c'est ce travail lui-même qui le mène à sa perte.

En exergue du livre, Philippe Claudel a inscrit cette dédicace: « Aux prochains, afin qu'ils ne soient pas les suivants. »

VOIR PAGE E 2: ENFER

LIVRES

BIOGRAPHIE

François Mauriac, marginal insoupçonné

MICHEL LAPIERRE

Styliste remarquable mais d'une religiosité et d'un néoclassicisme dépassés, voilà l'image que projette souvent le catholique François Mauriac (1885-1970). Il faut savoir qu'en 1961 la police a désamorcé une bombe qui visait ce partisan de la décolonisation de l'Algérie. Compte tenu du fait, le romancier français, secrètement homosexuel, hanté par le péché, acquiert la dimension du marginal révolté contre une société très conservatrice.

Dans le second tome de son ouvrage décapant, *François Mauriac, biographie intime (1940-1970)*, Jean-Luc Barré scrute le croyant à qui la singularité des tourments charnels permet une critique acerbe de l'Église et de la bourgeoisie auxquelles celui-ci appartient. L'historien avait, dès le premier volume, révélé, documents à l'appui, les fortes tendances homosexuelles du père de famille. Si on les occulte, le frémissement devant le mal qu'exprime l'œuvre romanesque du natif de Bordeaux reste presque incompréhensible.

En 1943, sous l'Occupation, Mauriac ose, dans une lettre à l'aumônier national d'un mouvement de jeunesse catholique, dénoncer «l'épiscopat le plus timoré du monde». Il précise au sujet des jeunes gens que, «sauf de rarissimes exceptions, pas un seul de leurs chefs

spirituels n'a demandé de prier pour les Juifs persécutés, pour les otages assassinés». Son roman *La Pharisienne* (1941) témoignait d'ailleurs de la terrible étroitesse de vues d'un certain milieu dévot.

Idéalisme et ouverture d'esprit

À la Libération, dans *Le Figaro*, le bourgeois catholique préconise l'union durable des gaullistes et des communistes, compagnons d'armes au sein de la Résistance, «frères, engendrés par la même Liberté». Cette surprenante ouverture d'esprit indispose de Gaulle lui-même.

Idéaliste, Mauriac favorise un tel rapprochement parce qu'il est conscient que la France a été atteinte par la collaboration avec «l'Allemagne hitlérienne à la racine même de l'être». Au fond, il souhaite que de Gaulle, qu'il admire, transcende la gauche et la droite. En 1947, il explique ainsi sa position: «Certes, le communisme est le mal — mais la tourbe cagoularde, fascisante, maurassienne, qui va maintenant considérer de Gaulle comme son chef, est le mal aussi.»

Après 1959, la politique gaullienne, qui évoluera vers la décolonisation, changera la donne. L'extrême droite s'opposera plus que jamais au président de la V^e République, trouvant parmi des modérés de droite et même de gauche (comme le



François Mauriac pose dans son appartement parisien alors qu'il vient de recevoir le prix Nobel de littérature en 1960.

AGENCE FRANCE-PRESSE

démocrate-chrétien Georges Bidault) des alliés résolus.

Au fil des événements, Barré montre avec finesse comment Mauriac, Prix Nobel de littérature (1952), fait sien, son

prestige aidant, la cause des peuples dominés. L'écrivain anxieux répond à un appel intime: celui d'une délivrance du cœur. En 1967, il approuvera le cri gaullien «Vive le Québec

libre!». Au-delà de la politique, celui qui connaît le mieux la pesanteur du milieu catholique sait que la liberté dit tout.

Collaborateur du Devoir

FRANÇOIS MAURIAC

TOME II

Jean-Luc Barré
Fayard

Paris, 2010, 528 pages

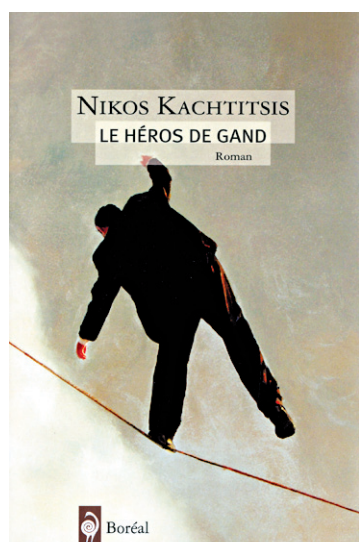
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

L'écriture de Nikos Kachtitsis

Ni simple ni apaisant, ce roman inclassable de Nikos Kachtitsis est une œuvre littéraire susceptible d'habiter durablement le lecteur par-delà les époques.

SUZANNE GIGUÈRE

«Je demande qu'on me lise deux fois, en partie et en totalité», réclamait Robert Musil avec une «prétention» amusée. Il parlait, naturellement, de la lecture de son livre ultime, *L'Homme sans qualités*. Cette boutade aurait pu être dite par Nikos Kachtitsis, écrivain grec ayant vécu à Montréal. Disparu prématurément en 1970, il est l'auteur d'une œuvre composée de récits, d'une correspondance prolifique et de deux romans, *Le Héros de Gand* et *L'Hôtel Atlantique*. La traduction du *Héros de Gand*



par Jacques Bouchard et Fred A. Reed de même que le dossier que la revue *Liberté* consacre à l'homme et à l'œuvre dans son numéro 289 tirent de l'oubli cet auteur dont l'esthétique rappelle

celle de Hubert Aquin par l'inquiétante étrangeté qui se dégage de sa prose.

Dès les premières pages du *Héros de Gand*, le lecteur est perdu, déboussolé, perplexé. Il ne saisit pas ce qu'il lit. Il est plongé dans les méandres du témoignage d'un peintre (le narrateur) ouvertement hostile à Stoppakios Papenguss, fils unique d'une riche famille d'industriels, qu'il accuse d'avoir trahi sa patrie. Ces conjectures et ces soupçons jamais fondés renvoient à quelque chose d'absurde et d'illogique, de confus et d'incompréhensible. Le lecteur n'a plus qu'à rire de la parodie fantasmagorique créée par le romancier qui a choisi l'humour ironique et la dérision comme ligne directrice de son récit.

Que se passe-t-il réellement, selon le roman de Kachtitsis? Si l'auteur suscite habilement une attente dans notre esprit, la véri-

té n'est pas liée à des faits particuliers, mais à un climat. En effet, le récit apparaît aussi brumeux que les contours des ca-

Une esthétique qui rappelle celle de Hubert Aquin par l'inquiétante étrangeté qui se dégage de sa prose

naux de Gand. Un siècle entier sépare notre époque de celle décrite dans *Le Héros de Gand*. Stoppakios Papenguss, un dandy désœuvré, se soucie peu de son avenir. Il mène une vie dissipée. D'un égoïsme abyssal, méfiant, inconséquent avec lui-même et avec les autres, il se vautre avec les femmes avec brutalité et même avec muflerie, se réfugie dans l'écriture d'un journal, en quête d'une rédemption. Et peu à peu émerge le pathétique de la situation: le monde de Papenguss est un monde en déclin.

Quant au héros, il est dans la fragilité de vivre.

Nikos Kachtitsis a écrit une histoire de rédemption manquée qui est à la fois une plongée vertigineuse dans les puits intérieurement des angoisses et des peurs de ses personnages et une introduction à la métaphysique du mal: la Première Guerre mondiale laissant bientôt l'Europe en feu, décomposée par la folie humaine.

Outre la sourde étrangeté, tenant pour partie du rêve qui parcourt d'un bout à l'autre *Le Héros de Gand*, la traduction française a su rendre le style propre du romancier porté par une force d'expression brute, une imagination fiévreuse, une écriture précise et une langue d'une préciosité relative que traverse l'ombre d'une ironie.

Ni simple ni apaisant, ce roman inclassable reste une œuvre littéraire susceptible d'habiter durablement le lecteur par-delà les époques. «Nikos Kachtitsis a créé une vision de l'homme moderne que le monde contemporain ne se lasse pas de confirmer: l'homme réduit à un point vulnérable», écrit le critique et essayiste Lakis Proguidis dans la présentation.

Nikos Kachtitsis a peint un portrait au fusain, noir et gris, avec du rouge qui représente ces minces félures de l'âme que nous portons tous secrètement.

Collaboratrice du Devoir

LE HÉROS DE GAND

Nikos Kachtitsis
Traduit du grec par Fred A. Reed et Jacques Bouchard
Boréal
Montréal, 2010, 342 pages

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 17 janvier • 19 h 30

Cinquième Salle de la Place des Arts

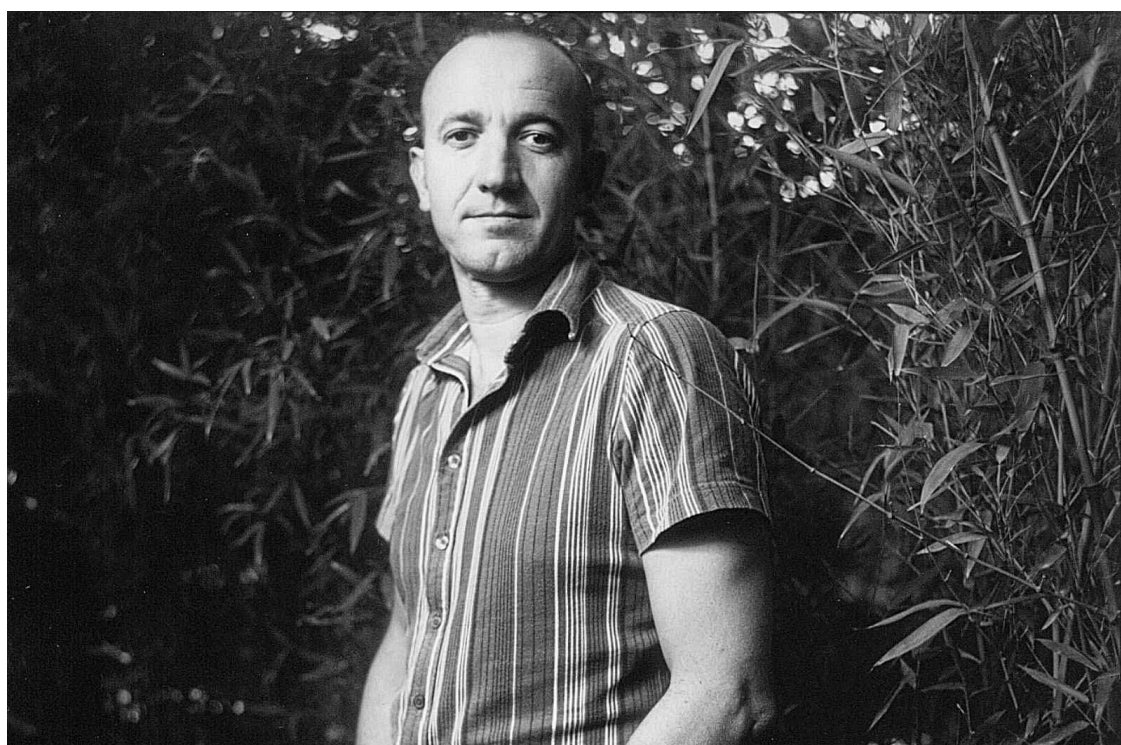
Alexis Martin lit
Louis-Ferdinand Céline

Alexis Martin prête sa voix à l'auteur du *Voyage au bout de la nuit* et de *Bagatelles pour un massacre*, au pamphlétaire antisémite, au pacifiste et au collabo, au romancier génial au style émotif qu'était Céline.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
Entrée: 15 \$*
Étudiants: 10 \$*
*Taxes incluses.

Une coproduction
Les Capteurs
de mots

FONDATION
DE LA PLACE DES ARTS

Place des Arts
Québec

DAVID BALICKI STOCK

L'Enquête de Philippe Claudel traduit également une humanité qui perd son intimité, notamment par l'entremise des réseaux sociaux fondés sur Internet.

ENFER

SUITE DE LA PAGE F 1

«La littérature peut avoir plusieurs fonctions, remarque-t-il. Elle peut nous faire réfléchir, elle peut créer des électrochocs. Elle peut dire: vous êtes en train de dormir, faites attention.»

En fait, *L'Enquête* est par-dessus tout un livre superbement

mené, sobre et brillant, qui nous accompagne dans les zones intimes de l'être en même temps que dans les hautes sphères de la réflexion. Un roman tout de même sombre, comme beaucoup de livres de Philippe Claudel, dont on sort comme d'un voyage aux fonds des abîmes ou d'un cauchemar, ravi de prendre

une bouffée d'air et de pouvoir rêver, encore un peu.

Le Devoir

L'ENQUÊTE

Philippe Claudel
Stock
Paris, 2010, 288 pages

Un sommet sur la lecture à la GB

La Grande Bibliothèque recevra, jeudi et vendredi, le deuxième Sommet de la lecture TD. Le but? Partager les recherches, les actions et les idées sur la promotion de la lecture et de la littérature. Éditeurs, animateurs, écrivains, professeurs, bibliothécaires et chercheurs se pencheront, après une première rencontre à Toronto, sur la question. Un troisième et dernier sommet conclura la démarche l'an prochain à Vancouver.

Quelques groupes de lecteurs cibles seront l'objet de discussions plus particulières: les bébés et les enfants de 0 à 5 ans, les nouveaux arrivants, les communautés autochtones et la lecture pour les garçons.

Se trouve aussi au programme l'inévitable détour par la lecture et les technologies. Parmi les conférenciers, notons les auteurs Antonine Maillet, John Ralston Saul et les écrivains jeunesse Shane Peacock et Jon Scieszka. L'ancien président de l'Union des écrivains et écrivains québécois Stanley Péan sera maître de cérémonie.

Le Devoir

■ Deuxième Sommet sur la lecture TD, à la Grande Bibliothèque de Montréal, les 20 et 21 janvier.

LITTÉRATURE

Le pari de Lucie Pagé

Une fable sociale et politique sur le thème de l'apartheid. Qui se passe au Québec, de 1967 à 1990. Une saga familiale, aussi. Qui tourne autour de jumeaux, un gars et une fille, épris de liberté, de justice sociale. C'est ce que propose Lucie Pagé avec *Encore un pont à traverser*.

Apprendra-t-on jamais à vivre ensemble? Ce pourrait être la question qui a tout déclenché. Si l'on se fie à la préface de l'ouvrage, où l'auteure-journaliste, qui vit depuis vingt ans entre le Québec et l'Afrique du Sud, se met elle-même en scène...

Elle est au bord d'un lac, en Estrie, avec son mari sud-africain d'origine indienne et leurs enfants «hybrides». C'est l'été 2008. Elle écoute les nouvelles à la radio: émeutes à Montréal-Nord, dans la foulée des manifestations qui ont suivi la mort de Freddy Villanueva.

Ce qui la frappe, alors: une phrase. Une toute petite phrase du journaliste à la radio. Sur le fait que les manifestants «avaient été regroupés selon leur race et leur origine ethnique».

Elle est atterrée: «Depuis deux décennies, je suis témoin des terribles dégâts laissés par la séparation des races en Afrique du Sud, et des efforts extraordinaires pour secouer l'héritage de l'apartheid.»

Alors, se demande-t-elle, apprendra-t-on jamais à vivre ensemble? Puis, sans transition,

elle bascule dans un autre monde. Et nous avec elle. L'aventure s'étendra sur quelque 600 pages, pleines de péripéties, avec des renvois constants à la situation en Afrique du Sud.

Nous voici au Québec, en 1967. Dans une ville imaginaire, appelée Lazed. Une ville fondée cent ans auparavant par un prospecteur africain: «Il avait en tête ce qui se passait dans son pays natal et considéra les Indiens et les Noirs comme une réserve de main-d'œuvre pour exploiter les riches ressources naturelles de Lazed.»

La division

Aujourd'hui, la population vit en ghettos, selon des normes très précises, fondées sur la couleur de la peau et la richesse. Le système est complexe: il y a, à Lazed, 26 divisions géographiques appelées caboches: «une pour chaque lettre de l'alphabet».

A noter: «plus on descendait dans les caboches, plus la peau devenait foncée et moins on occupait un travail réputé et important». Ainsi, les dignitaires blancs vivent dans la caboché A, jouissent de tous les privilèges. Tandis que les Noirs et les pauvres sont relégués à la caboché Z, privés de tout confort et de toute aspiration sociale.

Voilà pour le contexte. Il faut un certain temps pour se familiariser avec la configuration de la ville, ses règles, ses lois. Il faut surtout accepter dès le départ d'être catapulté dans

un univers qui semble surfait, plaqué.

Mais dans les faits, l'auteure ne tardera pas à le prouver, elle a les choses bien en main. Tout est pensé, réfléchi. Jusque dans les moindres détails. Tout se tient. Jusqu'à la toute fin.

En cours de route, on s'interroge sur la pertinence de certains passages, on a l'impression de se perdre parfois dans le flot d'informations, mais en soi, la construction du roman comme telle est admirable, constate-t-on après coup.

Ce qui nous tient, nous retient, tout du long: les personnages. Très forte, Lucie Pagé, pour incarner ses personnages. À commencer par le frère et la sœur au centre de l'histoire, qui ont 12 ans quand commence le roman.

C'est à travers eux, habitants de la caboché W, autrement dit des presque rien, que l'on vivra au jour le jour, pen-

dant plus de 20 ans, les grands bouleversements qui déchireront la ville de Lazed. Tandis que dans la fougue de leur jeunesse ils découvriront la force de la passion, défendront leurs idéaux.

Chemin faisant, nous leur serons de plus en plus attachés, tous les deux ensemble ou chacun de son côté. Elle, cherchant désespérément le grand amour, lui ne sachant comment vivre avec son homosexualité.

En filigrane, on suivra aussi leur groupe d'amis. Et les membres de leur famille. On verra des couples se faire et se défaire, des enfants naître, des ancêtres disparaître. Tout en étant au plus près du contexte social et politique injuste dans lequel ils évoluent, contre lequel ils luttent.

Bien sûr, il y aura des bons et des méchants, comme dans toute révolution. Il y aura les purs qui se nourrissent de beaux principes et les machiavéliques au cœur de pierre, prêts à tout pour garder leurs privilèges.

Il y aura un éloge du courage, de la persévérance. Il y aura des pages et des pages sur la nécessité de croire en ses idéaux, de se tenir debout, jusqu'au bout. Il y aura aussi des hasards un peu forts, un peu forcés. Des rebondissements rocambolesques.

Mais par-dessus tout, envers et contre tout, l'auteure parvient à tout souder ensemble. L'intimité de ses personnages et leur vie publique, leurs aspirations personnelles et leur combat collectif.

Elle parvient à nous faire croire que tout ce beau monde



Lucie Pagé

SOURCE LIBRE EXPRESSION



existe dans la réalité, elle rend palpable, concrète, la ville imaginaire qu'elle a créée, portée par sa soif de justice sociale, son combat contre le racisme.

Apprendra-t-on jamais à vivre ensemble? Dans *Encore un pont à traverser*, Lucie Pagé

fait le pari que oui.

ENCORE UN PONT À TRAVERSER

Lucie Pagé
Libre Expression
Montréal, 2010, 596 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Pierre Yergeau et les bleus de L.A.

Un roman éclaté et touffu qui nous en fait voir de toutes les couleurs

CHRISTIAN DESMEULES

«Le monde entier haïssait l'Amérique et rêvait d'y habiter. Même les extraterrestres.» Comme une poignée de coquillages rejetés par la marée, chaque nouvelle génération d'idéalistes et d'aspirants comédiens qui prennent la direction de Los Angeles partage l'espoir de se chauffer à un même bref soleil. C'est dire que la mort y est partout. Y compris sous sa forme la plus courante: l'échec.

Pierre Yergeau, pour son 12^e titre (son premier chez Québec Amérique, tous les autres ont été publiés depuis 1992 à L'Instant même), déplace sa mélancolie et ses balades sous la pluie parmi d'autres nuages. *Conséquences lyriques* est une dérive immobile dans le «cœur spirituel des États-Unis».

L'auteur de *L'Écrivain public* et de *La Désertion* y convoque une constellation de personnages, multiplie les angles et les fausses pistes pour nous pondre une histoire qui est elle aussi, à sa façon, enveloppée d'un smog épais.

Un écrivain québécois (sorte d'alter ego de l'auteur) «échoue» à L.A. après avoir été invité par un producteur de Hollywood à scénariser *Lyrical Consequences*, de Kate Pratt, écrivaine et journaliste au destin tragique. Un roman sur les mensonges léchés de l'Amérique, dans lequel un écrivain est poursuivi par une organisation secrète pour laquelle il rédigeait des scénarios de meurtre.

Les semelles prises dans le bitume ramolli durant le jour, paralysés par les hallucinations cathodiques à l'heure la plus silencieuse de la nuit, l'auteur a la flamme vacillante.

Le roman éclaté et touffu nous en fait voir de toutes les couleurs: un sosie de John Wayne, un tueur en série convaincu de l'existence d'une vaste conspiration extraterrestre qu'il a la mission person-



© MARTINE DOYON

Pierre Yergeau change d'éditeur pour son 12^e roman, *Conséquences lyriques*, publié chez Québec Amérique.

nelle de combattre, une paire d'enquêteurs motivés, une association de suicidaires fortunés, un alligator qui parle. Et un écrivain québécois en chute libre, de plus en plus convaincu de l'inutilité de toutes choses — au premier rang desquelles figure l'écriture.

Roman «écrit par spasmes et jets tandis que je me confondais en tristesse», nous confie le narrateur, qui ajoute plus loin, sans cligner des yeux, qu'un livre ne devrait se terminer que par la mort de l'auteur, selon les «conséquences lyriques qui découlent des lois esthé-

tiques d'Aristote». Une catharsis exemplaire.

Chez Yergeau, vieillir, mourir et perdre sont les conjugaisons différentes d'un seul et même verbe. «Le temps a un poids. Il est lourd, chaud et sale. Il vous étouffe.» Hanté par l'échec et le passage du temps, lourdement bluesé et «aquoiboniste», *Conséquences lyriques* fait un triste constat sur la vie tout en interrogeant les mécanismes complexes — et peut-être vains — de toute création.

«Est-ce que le roman sert à redonner une forme au chaos de nos vies?» Au final, le chaos de ce roman dubitatif, qu'il soit ou

non voulu entièrement, avec sa multitude éclatée de personnages et d'histoires désamorçées, résonne comme la seule réponse possible à cette question quasi proustienne.

Pour la «petite musique» de Yergeau et l'amour des voyages sans destination.

Collaborateur du Devoir

CONSÉQUENCES LYRIQUES

Pierre Yergeau
Québec Amérique
Montréal, 2010, 344 pages

BRÈVE

Si Céline m'était lu

«L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches et j'ai ma dignité, moi!» Cette langue parlée, proche de l'argot, que Louis-Ferdinand Céline met dans la bouche de ses personnages de *Voyage au bout de la nuit*, fera scandale en 1932. Une langue qui se prête maintenant diablement bien à l'exercice de la lecture publique. Pour commémorer le cinquantenaire du décès du

médecin et auteur de *Mort à crédit*, le Studio littéraire invite le comédien Alexis Martin à lire des pages choisies de *Voyage au bout de la nuit*. Le récit de l'engagé volontaire Ferdinand Bardamu, errant de la misère de la Première Guerre mondiale à la misère des colonies africaines, a rasé le prix Goncourt pour empocher finalement le Renaudot. Alexis Martin en fait la lecture à la Place des Arts lundi 17 janvier à 19h30. — *Le Devoir*

Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS			
Du 3 au 9 janvier 2011			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	CLASSEMENT ANTERIEUR
NB DE SEMAINES			
Romans québécois			
1	Revenir de loin	Marie Laberge/Boréal	1/11
2	Ru	Kim Thúy/Libre Expression	2/8
3	Contre Dieu	Patrick Sénécal/Coups de tête	3/10
4	Un bonheur si fragile • Tome 4 Les amours	Michel David/Hurtubise	4/9
5	Un bonheur si fragile • Tome 1 L'engagement	Michel David/Hurtubise	5/9
6	La force de vivre • Tome 1 Les rêves d'Edmond et Émilie	Michel Langlois/Hurtubise	6/11
7	Les folles années • Tome 1 Les héritiers	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	-/1
8	La fille du pasteur Cullen • Tome 2 À l'abri du silence	Sonia Marmen/Québec Amérique	-/1
9	Mémoires d'un quartier • Tome 7 Marcel	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	-/1
10	Les héritiers d'Enkidiev • Tome 2 Nouveau monde	Anne Robillard/Wellan	-/1
Romans étrangers			
1	L'homme inquiet. La dernière enquête de Wallander	Henning Mankell/Seuil	2/8
2	Le danger dans la peau. La sanction de Boume	Eric van Lustbader/Grasset	3/9
3	La chute des géants • Tome 1 Le siècle	Ken Follett/Robert Laffont	1/15
4	Brida	Paulo Coelho/Flammarion	5/8
5	The Women murder club • Tome 8 La 8 ^e confession	James Patterson/Maxine Paetro/Lattès	-/1
6	Milénium • Tome 1 Les hommes qui n'aimaient pas les femmes	Stieg Larsson/Actes Sud	6/5
7	La carte et le territoire	Michel Houellebecq/Flammarion	4/9
8	Le cortège de la mort	Elizabeth George/Presses de la Cité	7/2
9	Chroniques de Ford County	John Grisham/Laffont	-/1
10	Le porte-bonheur	Nicholas Sparks/Michel Lafon	10/3
Essais québécois			
1	Maître Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Céllot André Noël/Homme	1/11
2	Tintin et le Québec. Hergé au cœur de la Révolution tranquille	Tristan Demers/Hurtubise	2/12
3	L'andéité. Le cancer de l'âme	Louise Reid/JCL	6/19
4	La mort. Mieux la comprendre et moins la craindre...	Richard Béliveau Denis Gingras/Trécarré	3/15
5	Is se battent comme des soldats, ils meurent comme des enfants	Roméo Dallaire/Libre Expression	4/11
6	Le Devoir. Un siècle québécois	Jean-Louis Servan-Schreiber/Homme	5/12
7	Société laïque et christianisme	Jacques Grand/Maison/Novallis	-/1
8	Les médias sociaux 101. Le réseau mondial des...	Michelle Blanc Nadia Seraiocco/Logiques	7/16
9	La révolution des gaz de schiste	Normand Mousseau/Multimondes	-/1
10	Contre Harper. Bref traité philosophique sur la...	Christan Nadeau/Boréal	10/3
Essais étrangers			
1	Pourquoi lire ?	Charles Dantzig/Grasset	10/2
2	Le visage de Dieu	Igor Bogdanov Grichka Bogdanov/Grasset	1/19
3	La stratégie du choc. La montée d'un capitalisme du désastre	Naomi Klein/Actes Sud	3/5
4	Trop vite ! Pourquoi nous sommes prisonniers du court terme	Jean-Louis Servan-Schreiber/Albin Michel	6/4
5	Pour en finir avec Dieu	Richard Dawkins/Perrin	-/1
6	Sex@mour	Jean-Claude Kaufmann/Armand Colin	-/1
7	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	-/1
8	Ces impossibles Français	Louis-Bernard Robitaille/Denoël	-/1
9	La démocratie Internet. Promesses et limites	Dominique Cardon/Seuil	-/1
10	Le philosophe nu	Alexandre Jollien/Seuil	2/4

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de *Gaspard* et est constitué des relevés de caisse de 144 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

LITTÉRATURE

L'ère du vide revisitée par Fannie Loïselle

Première découverte de l'année: *Les Enfants moroses*, qui marque l'entrée en littérature de Fannie Loïselle, 26 ans. Signes particuliers: originalité dans le ton, dans la façon. Légèreté apparente, mais regard décalé sur le monde.

DANIELLE LAURIN

Désenchantement, perte de sens, de repères. C'est ce qui ressort de cet assemblage de brèves, de capsules, d'instants. Les textes, minimalistes, font en général deux ou trois pages, le temps d'une incursion dans le quotidien d'un ou deux personnages.

Plus on avance, plus on s'enfoncé dans la déprime, d'une certaine façon. Rien de bien terrible ne s'y passe, non. Pas de grand événement tragique pour autant, pas de lyrisme non plus. Juste la déprime ordinaire, quotidienne.

Ils s'appellent Camille, Audrey, Christophe, Sarah... L'une est la sœur de l'autre, l'un est l'ex de l'autre, certains sont copains. C'est ce qu'on va finir par comprendre. On les retrouvera au tournant, vus par l'un ou par l'autre, le plus souvent par eux-mêmes.

Ils sont sans âge défini. Mais on les devine jeunes, un pied encore dans l'enfance. De grands enfants, oui, c'est ainsi qu'ils apparaissent. De grands enfants moroses, insatisfaits de leur vie.

Ils pourraient bien former une sorte de groupe-témoin de la société actuelle. Ils sont étudiants ou non, la plupart occupent des emplois abrutissants en attendant. En attendant quoi? Ils ne le savent pas eux-mêmes, dirait-on.

À lui seul, le personnage de Camille pourrait bien résumer

leur état d'esprit à tous. Quand, prise d'une faim subite alors que son frigo ne regorge que d'aliments défraîchis, Camille erre au milieu des allées d'un supermarché, désespérée: «*Je cherchais quelque chose dont j'aurais eu besoin. J'étais avide de cette chose qui me manquait.*»

Avides, c'est ça. Ils sont tous avides de cette chose qui leur manque dans un monde où ils ne trouvent pas leur place. Un monde de pacotilles, de supermarchés, d'hyperconsommation.

Un monde de distractions, de fuite en avant, aussi. Où les sensations fortes se vivent dans les glissades d'eau, les zoos,

ou par procuration, en visionnant un vieux film de Steven Spielberg. Un monde vide et triste, où l'on se console en confectionnant un gâteau pour soi seul.

Comment mettre du piment dans sa vie? Les enfants moroses de Fannie Loïselle sont prêts à envisager toutes les solutions. Pourquoi ne pas adopter un python, et même, dormir avec lui... quitte à prendre le risque de se faire dévorer en pleine nuit?

Le mieux serait peut-être de changer de vie tout simplement. Avec son voisin, par exemple. Pourquoi ne pas changer d'appartement avec lui, on verra bien?

On peut aussi s'inventer une fausse vie dans un faux salon de la section ameublement d'un grand magasin: la télé y est toujours allumée, et les di-



MATHIEU LESIEUR

Dans son premier roman, Fannie Loïselle explore le quotidien d'une génération avide de donner un sens à sa vie, dans un monde où elle ne trouve pas sa place.

vans sont confortables.

S'emparer du bien d'autrui n'est pas à dédaigner non plus: quoi de plus excitant que de voler en pleine nuit des animaux en plâtre sur les parterres d'inconnus dans une banlieue...

Rien n'y fait, pourtant. Pous-sées de tristesse incontrôlées, mal à l'âme, désespoir: c'est le lot quotidien de ces jeunes marginaux qui flirtent avec l'étrangeté.

Autant s'engouffrer dans un labyrinthe de glace au mois de février: «*Je n'avais qu'à attendre la fin de l'hiver. Les murs du labyrinthe finiraient par fondre, comme les glaciers, et alors il y aurait autre chose.*»

L'horizon, l'herbe détrempe.

Sinon, quand l'horizon est bouché, il reste quoi pour se changer les idées et s'empêcher de pleurer? Les histoires qu'on se raconte, peut-être. A soi-même ou entre amis. Comme celle du lapin sans oreilles. Vous connaissez?

Résumons. Il était une fois un lapin sans oreilles. Comment faire pour être comme tout le monde? Il était désespéré. Un sage lui conseilla un jour «*d'arracher les oreilles d'un autre lapin et de se les coller sur la tête.*» Mais comment se résoudre à faire une chose pareille? Fin de l'histoire.

Pour le reste: «*La morale de*

cette histoire, c'est ravale. Ravale, ma vieille. Dans la vie, on n'a pas tout ce qu'on veut, mais ce n'est pas une raison pour arracher des oreilles.»

Ce pourrait être la morale du livre. Mais va savoir. La fille à qui on a raconté cette histoire recommence de plus belle à pleurer ensuite. Pour rien, pour tout.

N'allez pas croire pour autant que *Les Enfants moroses* fait dans le larmoyant. Nous sommes dans la distance, tout le temps, dans la retenue. Pas de bouton «émotions à tout prix» sur lequel on appuie ici.

Bien sûr, les personnages vivent à côté d'eux-mêmes. Le

sens de leur vie, de ce qu'ils font sur terre, leur échappe. Mais pas question de poser sur eux un regard complaisant, pas question de s'apitoyer.

Au contraire. L'auteure avance finement, sur le bout des pieds. Peut-être même sourient en coin. Elle aime, de toute évidence, désarçonner. Son goût pour l'insolite séduit. Et son inventivité nous fait craquer.

Collaboratrice du Devoir

LES ENFANTS MOROSES

Fannie Loïselle
Éditions Marchand de feuilles
Montréal, 2011, 152 pages.

POÉSIE

Marie-Pierre Sirois et Jean-François Caron, de là où se vit le désir

HUGUES CORRIVEAU

Marie-Pierre Sirois habite «*ces pans de murs entre les voix*» et tend l'oreille afin de ressentir la ville à partir de ce «*luxueux cloître laïque*» où s'immiscient les bruits errants, «*à l'orée de Parc-Extension*». Mais elle voyage aussi dans Charlevoix, au nord de l'Allemagne ou en Lettonie. Ce qu'il lui faut: arrêter la déroute, fixer les moindres aspérités de la vie courante, de ce qui fait un quotidien de *building*, de ville ou de déplacement, retenue au bord de la lumière et de l'émotion.

Sa parole a une véritable justesse parce que le tremblement des vies soulève sa poésie. Marie-Pierre Sirois, entre la fenêtre et le frigo, dans son appartement aux effluves de nourriture, tente de vivre à bout de bras, la main ouverte sur les choses quotidiennes, appelée par les fractures insolites de l'intime. A Montréal, dans un refuge forestier ou en bateau, dans ces lieux plus ou moins clos, elle se tend vers la nature, appel irrésistible, poussée urgente pour saisir l'éclat du cœur. Survie à fleur de terre ou d'eau, parole quémandeuse devant l'ailleurs. Car la solitude pèse et séduit, car devenir dormeuse du temps qui passe inquiète: ne reste plus que la veille entre les sensations, entre les mots, interstices qui ouvrent les sens à la survie; en fait: «*mettre [son] regard à l'abri*», devant ce «*cube de résonance (la société)*», comme le dit le titre d'une des parties du recueil.

Belle entrée en poésie pour Marie-Pierre Sirois, qui nous offre un livre cohérent et dense, portée qu'elle est par ce désir d'entendre et de saisir toutes émotions.

Le cœur fragile

Périlleux projet que celui de témoigner de la maladie de son enfant dans un recueil de poésie! Projet risqué auquel s'est attaqué Jean-François Caron dans *Vers-hurlements et barreaux de lit*, recueil dont le si mauvais titre à lui seul ferait fuir quiconque. Mais

voilà, le défi est relevé non sans grâce, puisque le poète sait traduire ses angoisses avec des mots tout aussi amoureux que percutants. Avant même que le fils naisse malade du cœur, il entendait le foetus bruyant, les battements fuyants de celui qu'il «*connaissai[t] par cœur*».

Ce livre appelle l'arsenal des onomatopées, des percussions sonores aptes à traduire un affolement d'amour. Devant l'enfant dans son bloc de verre, le père murmure: «*ensemble debout dans le bip / des machines auxquelles tu es branché / ensemble debout qu'on se tienne debout / qu'on se tienne debout — tous les deux sur tes pieds*». Le recueil est un appel à la vie, à la survie d'un être dont tout dépend.

Il ne fait aucun doute que le début de ce recueil touchera quiconque a vécu semblable angoisse de voir naître un enfant imparfait, quiconque craint que ne lui adviennent ce heurt et ce malheur. Et, comme pour dépasser ce trop-plein d'intimité, l'auteur dérive et en appelle à d'autres enfants démunis venus de lieux lointains, mais il fait aussi de son propre enfant à l'organe brisé l'image même de son pays sans véritable existence, toujours fragilisé de n'être pas encore et de tendre vers soi. Et, sous l'œil blessé d'une Eugénie symbolique, le poète espère que son enfant guéri soit à l'image future d'une résurrection d'un autre ordre et qui chante la vie commune.

Collaborateur du Devoir

RÉSOUUDRE

ULTÉRIEUREMENT
Marie-Pierre Sirois
L'Hexagone, coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2010, 112 pages

VERS-HURLEMENTS ET BARREAUX DE LIT

Jean-François Caron
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, 2010,
104 pages

La troisième voie

Dans son dernier livre, Blas de Roblès déboulonne *Le Matin des magiciens*, qui fut presque une bible pour une génération de soixante-huitards. Place à *La Montagne de minuit*.

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'est-ce que l'imagination, sinon la faculté de rêver sur les images, les mots, les formes mentales? Ce serait simple s'il n'existait pas, dans cette activité naturelle, plusieurs voies. Dans *La Montagne de minuit*, Jean-Marie Blas de Roblès examine ici une troisième voie, qui serait, après le vrai et le faux, celle de la tricherie.

Dérive ou déviation, divagation ou révision? *La Montagne de minuit* se penche sur l'acte d'imagination littéraire. Ce roman présente une thèse: à nous de la reconstruire. Une double fiction, reliée par une lectrice, Rose, est mise en abyme. Reprenant ce qui la concerne, Rose va éventer des secrets qui conduisent Paul, l'écrivain, et elle-même, historienne, à jongler avec la vérité.

L'écriture, simple acte de vie, établit ici une curieuse relation d'exclusion. L'exergue la résume dans un *upanishad*: deux oiseaux compagnons s'agrippent au même arbre, l'un mange une figue, tandis que l'autre le regarde, médusé. Ce déséquilibre perdure et tient.

L'embarras de raconter

Au début, il y a un menu souvenir d'enfance, remémoré par Paul. Soudain, l'histoire bifurque, et le mystère change. Blas de Roblès entrecoupe l'exercice entre Paul et Rose par le portrait d'un vieil érudit, féru de lamaïsme tibétain, qui entre dans la vie de Rose en y instillant un mensonge et une manipulation.

Rose s'est liée à un mythomane, sans rien deviner. Et rien n'aurait transpiré si Rose n'avait pas permis à ce personnage d'aller au bout de son mensonge. Au cours d'un voyage qu'ils font ensemble sur le toit du monde, au Tibet, il lui fait avaler une idée répandue, à savoir qu'Hitler était adepte d'orientalisme, etc.; ce vieux «savant» meurt en prétendant qu'il a ap-



STEPHANE DE SAKUTIN AGENCE FRANCE-PRESSE

Dans *La Montagne de minuit*, Jean-Marie Blas de Roblès examine la voie de la tricherie.

partenu à des Brigades tibétaines nazies.

L'histoire de Rose n'est donc plus l'histoire de Rose, mais de Paul, qui évalue un «secret», entretenu malgré les dénonciations des historiens, ou plutôt parmi certains historiens qu'il pointe comme d'extrêmes romanciers. Cette étrange affaire concerne la littérature. Pas tou-

La Montagne de minuit s'apparente à un montage de cinéma. Sa narration dénonce une légende tenace, l'idéologie perverse qui a culminé dans *Le Matin des magiciens* de Pauwels et Bergier

te la littérature, mais celle des élucubrations mythomanes s'égalant «au très haut» de «la montagne de Minuit», issue de la Bible de Luther.

Comment se défaire des idées reçues

Dans un second volet de *La Montagne de minuit*, Blas de Roblès fait la liste des livres à succès qui, dans les années 1960 à 1980, ont répandu l'idée fautive, pourtant démentie, que les nazis auraient ancré leur nationalisme germanique et leur judéophobie dans un royaume occulte oriental.

Il dresse ainsi son réquisitoire

à l'endroit des Gurdjieff et des Blavastsky, avec leurs mensonges himalayens, mauvais romans à venin. Pauvres Tibétains, pris entre leurs symboles et les dérapages de la crédulité! L'écrivain, en escamotant subitement ces tristes idéologues, laisse Paul, l'écrivain, aux prises avec Rose, héritière d'un passé juif qu'il voulait raconter, soudain emberlificoté dans une fabrication de faux.

C'est là qu'on retrouve l'auteur de *Là où les tigres sont chez eux*. Ce nouvel ouvrage est complexe, parce que démonstratif. L'idée première d'une biographie a avorté et rebondi. Là où une erreur de jugement s'est glissée sous la forme d'un fantasme secret, le double fond installé trouve de nouveaux acteurs, un public de gens eux-mêmes porteurs d'un secret et coincés dedans.

La Montagne de minuit s'apparente à un montage de cinéma. Sa narration dénonce une légende tenace, l'idéologie perverse qui a culminé dans *Le Matin des magiciens* de Louis Pauwels et Jacques Bergier, «un incroyable assortiment de fables mêlant alchimie, extrater-

restres, phénomènes paranormaux et civilisations disparues», à la vie longue.

Blas de Roblès n'a pas complètement développé son court roman. Mais il a ouvert le labyrinthe des illusions, symbolisé par la roue spirale d'un grand mandala. Le narrateur pensait y trouver le noyau résistant de son histoire. En fait, tout lui a échappé, et il se retrouve happé par le vide, le ressort d'une mauvaise littérature faite des sornettes du révisionnisme, de fin du monde et d'une prétendue cryptohistoire qui alimente toujours la paranoïa antisémite.

Ce roman pourrait être un mandala: l'arrivée est un retour à la case départ. Son message? Parcourir avec rigueur les images mentales, à commencer par les illusions, «un miroir, une impitoyable psyché qui reflétait nos propres errements sur la voie de la transformation». C'est une voie à rebours, exigeante parce qu'incluant l'échec, une véritable ascèse de l'imagination.

Collaboratrice du Devoir

LA MONTAGNE DE MINUIT

Jean-Marie Blas de Roblès
Éditions Zulma
Paris, 2010, 150 pages

LIVRES

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

Le regard de l'Autre chez Salim Bachi

Les Voyages de Sindbad le marin, ou Sindbad de la mer, merveilleux conte des Mille et une nuits écrit en arabe mais d'origine persane et indienne, a connu une longue histoire de réécritures. Combien de langues déliées, à l'apogée de la civilisation musulmane au Moyen Âge, y ont ajouté de leur cru! Dans cette tradition, voici *Amours et aventures de Sindbad le marin*, où revivent Bagdad et son port Bassora, aujourd'hui abîmés par la guerre.

GUYLAINE MASSOUTRE

Réédités dans la Pléiade en 2005, les *Contes des mille et une nuits* s'enrichissent des savoirs de la textualité con-temporaine. Ce matériau, riche d'imagination et d'histoire, favorise l'appropriation littéraire; aussi Salim Bachi, né à Alger en 1971, s'inspire-t-il à son tour des aventures picaresques de Sindbad. S'appuyant sur des *Heures d'Espagne* de Leonardo Sciascia et des *Carnets de Malte* de Rilke, il y campe un point de vue provocant sur le monde actuel.

En publiant ces *Amours et aventures de Sindbad le marin*, son cinquième roman, Bachi s'affilie à de grandes plumes. Son épopée, partie d'Alger rebaptisée Carthago, met en scène un Sindbad *businessman*, au parcours erratique, à

traverser la Méditerranée, l'Europe, le Proche et le Moyen-Orient, où il draine d'illusoires conquêtes érotiques.

Le sujet est en or, et percutant: voir le destin douloureux des villes ruinées par la guerre, poussant hors de chez eux ces réfugiés et émigrés parmi nous, cela inspire avantageusement le conteur, doublé ici d'un polémiste talentueux et efficace.

Lumières arabes

Le Sindbad de Bachi n'est pas seulement un aventurier. Il est avant tout un symbole, qui nous rappelle qu'être un écrivain engagé, aujourd'hui, exige autant de connaissances que d'audace. On se souvient d'Amin Maalouf, essayiste et romancier libanais installé en France, qui rétablissait, dans *Les Croisades vues par les Arabes*, quelques vérités à propos de nos traditions aveugles. De même, Bachi porte un jugement en tant qu'Arabe sur cette civilisation judéo-chrétienne d'Occident, si prompte à s'enorgueillir de ses valeurs universelles.

Sélectionné pour le Goncourt et le Renaudot, ce roman foisonnant illustre à la fois les lectures de Bachi, ses appartenances multiples et sa large vision de la culture. Il démonte les liens complexes entre les peuples du monde. Des citations de Benoit XVI, par exemple, y sont pointées pour leur caractère contestable, dans le souci de renvoyer les actes de barbarie, si nombreux encore, à la source des idéologies qui favorisent la noirceur.

Voici un exemple des découragements de Sindbad, arpentant les rues du vieux Tripoli, alors qu'il vient de gourmander Robinson, un plumeur d'Afrique, pour sa vanité: «J'entre dans la mosquée, m'agenouille sur le tapis. Mon âme est vide et mes mots sont insensés. Ils s'écument dans le clair-obscur en chant sauvage. Je devore ma douleur et mes larmes. Je les bois. Elles sont amères, je le vomis là, sur le tapis, dans le nocturne de l'âme. Je vomis ce monde comme un marin après une mauvaise cuite.» De tous côtés, il règne un goût de mort, une volonté de domination.

Le conte n'a pas oublié les Dormant, Chien devenu Chose affamée, Cyclopes et autres sbires d'un Chafouin I^{er}, chef algérien de la terreur. Il a aussi ses Schéhérazade, Nausicaa, Dulcinée et île de Mirage. Et puis la France de Kaposi, l'Italie aux scandales, l'Amérique bushienne, aux valeurs en dégringolade, font une danse macabre. La culture, pourtant, n'a jamais été aussi ouverte, et la parution même de ce beau roman est un signe de vitalité très stimulant.

Collaboratrice du Devoir

AMOURS ET AVENTURES DE SINDBAD LE MARIN

Salim Bachi
Gallimard
Paris, 2010, 273 pages

ROMAN FRANÇAIS

Sens dessus dessous

Le roman de Chochana Boukhobza rend justice à la complexité de l'État d'Israël et à sa précarité

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

Le syndrome de Jérusalem est un mal qui frappe régulièrement, paraît-il, le visiteur de cette ville trois fois sainte, plusieurs fois millénaire. Il prend la forme d'un accès de fureur mystique qui pousse le premier venu à prophétiser la venue de Dieu. Rassurez-vous, Rachel, 23 ans, violoncelliste douée, fille du pays, New-Yorkaise d'adoption, n'en sera pas atteinte, même si, dans les dernières et haletantes pages du roman, tandis qu'elle fend la foule qui se presse dans la Vieille Ville, certains passants, bousculés, auront envie de le croire.

Le *Troisième Jour*, de Chochana Boukhobza, fait voir la ville à travers plusieurs prismes qui se télescopent avec bonheur sur le plan romanesque pour mieux le faire dans la douleur sur le plan humain. Il y a d'abord le regard que pose la jeunesse israélienne sur les valeurs et les obsessions des aînés, une jeunesse empêtrée malgré elle dans les rets du passé et de l'actualité politique, ce qui ne l'empêche pas d'être jeunesse: l'amour, l'amour, forcément contrarié, évoluant sur la crête de l'absolu, parce que neuf, est un tourment. Et l'est depuis toujours, comme le chante le *Cantique des cantiques*, magnifique et détonnant poème biblique, ici repris en écho de manière à structurer le récit.

Il y a le regard de la musique, ses exigences, ses lois secrètement à l'œuvre — dans la reprise du mot YHWH dans la Bible, dans la chanson YMCA de Village People, et de tant d'autres manières. Rachel est musicienne. Ses dons précoces lui ont valu très tôt d'être la protégée de la grande violoniste Elisheva, qui subjugué et inquiète à la fois. Si, en 1990, sur fond d'intifada, cette femme solitaire, vivant aux États-Unis, rescapée d'Auschwitz où elle a perdu la foi, accepte

de donner un concert à Jérusalem, c'est aussi parce qu'elle a machiné un plan en secret.

Regards croisés

Et il y a tous les autres regards qui se croisent dans ce roman très peuplé. Ceux des vieux parents de Rachel, ceux de ses amis restés à Jérusalem, celui de son frère Avner qui héberge le jeune plongeur palestinien d'un restaurant alors que les Territoires sont bouclés, ce qui le fera mal voir de certains. Celui de la colorée Shula, voisine de ses parents, qui sait, elle, à la différence d'une Rachel déjà nord-américanisée, marchander rituellement son raisin à la paysanne arabe qui remonte la rue,

Le Troisième Jour fait voir la ville à travers plusieurs prismes

qui se télescope avec bonheur sur le plan romanesque pour mieux le faire dans la douleur sur le plan humain

le visage fermé, le panier sur la tête, un mari méfiant à la traîne. Il y a le regard fervent des pèlerins qui affluent du monde entier au moment des grandes fêtes religieuses, celui de Carlos, leur guide israélien d'origine espagnol, juif marrane. Ceux des très jeunes soldats de Tsahal qui se font lancer des pierres par des gamins palestiniens brûlants de haine. Celui, indulgent, comme revenu de tout, d'un prêtre arménien en fauteuil roulant. Ceux, résolus, faussement paisibles, de chasseurs de nazis aux aguets. Et tant d'autres: à Jérusalem, chacun vit sous le regard de l'autre, frères, voisins, commerçants, police secrète, ennemis.

En croisant tous ces regards, le roman trace une géographie lourde de sens, aux lignes enchevêtrées qui dévident leur pelote entre le quartier Mahané Yehuda, la porte Dorée ou le

souk Khan el-Zeit, entre Tel-Aviv l'oubliée et Jérusalem, qui n'est que religions, atavisme, histoires compliquées, haines recuites. «Tu vois ces vestiges?» demande à Elisheva le guide Carlos, en l'introduisant, privilège de guide, dans le chantier de fouilles établi dans la controverse, sous l'esplanade des Mosquées d'Omar et d'al-Aqsa, reconduisant ainsi, dans le sous-sol de Jérusalem, les affrontements qui ont lieu en surface. «Ma mémoire est dans le même état. Sens dessus dessous.»

Le lecteur regrettera de voir la romancière céder parfois à la tentation de l'explication et de la psychologie. Mais il applaudira aux réussites d'un roman qui rend justice à la complexité de l'État d'Israël, à sa précarité, tout en saluant au passage la culture des Juifs de Tunisie. Ses réussites: une construction rigoureuse, une variation de plus en plus fiévreuse des points de vue à mesure qu'approche le dénouement, des scènes à mille lieues du pittoresque, toutes choses qui réaffirment la force de la fiction et donnent à voir de l'intérieur une ville où, dans les faits, l'Histoire ne connaît pas de dénouement et la variation des points de vue paraît une impossibilité.

Collaboratrice du Devoir

LE TROISIÈME JOUR

Chochana Boukhobza
Denoël
Paris, 2010, 416 pages

Les nantis et les autres

Dans *Le Jour du roi*, prix de Flore, le romancier Abdellah Taïa ne traite plus directement de l'homosexualité, thème central de ses précédents romans, mais plutôt du rapport d'inégalité entre les classes sociales.

LISE GAUVIN

Romancier d'origine marocaine vivant à Paris, Abdellah Taïa a obtenu en novembre dernier le prix de Flore pour son troisième roman, *Le Jour du roi*. Ce prix, créé en 1994 par Frédéric Beigbeder, est octroyé chaque année à un jeune auteur au cours d'un événement littéraire qui se déroule dans le célèbre café de Saint-Germain-des-Près. Michel Houellebecq, l'actuel Prix Goncourt, l'avait obtenu en 1996 pour *Le Sens du combat* et Virginie Despentes, en 1998 pour *Les Jolies Choses*. Cette fois, le jury a récompensé un roman classique par sa forme, bien que non-conformiste par son contenu.

Dans *Le Jour du roi*, le romancier ne traite plus directement de l'homosexualité, thème central de ses précédents romans, mais plutôt du rapport d'inégalité entre les classes sociales.

Deux adolescents, Omar et Khalid, fréquentent le même collège et développent une amitié particulière. L'un, Omar, vient d'un quartier pauvre de la ville; l'autre, Khalid, est un fils de riches et vit dans une maison qui ressemble à un palais. La mère d'Omar a quitté la famille, laissant le père désemparé, alors que le père de Khalid s'offre une jeune servante, Hadda, comme maîtresse, avec l'approbation tacite de sa femme. Par un curieux hasard, c'est ce même Khalid qui sera désigné pour aller ren-

contrer le roi du Maroc, Hassan II, au moment du passage de celui-ci. Omar, dépité, en veut surtout à son ami de lui avoir caché la vérité jusqu'à ce que la nouvelle soit annoncée officiellement à tous les élèves. Lorsque le jour de la visite du roi arrive, les adolescents tentent de renouer leur amitié en accomplissant un rituel étrange. Peine perdue semble-t-il, car ils ne retrouvent pas facilement l'état de grâce qui présidait auparavant à leur relation.

Le roman s'ouvre sur un rêve d'Omar donnant à voir le roi nu et entouré de plusieurs femmes habillées de blanc. Il se clôt sur l'évocation du sort de la servante Hadda, chassée parce que le maître est devenu las de ses services. Ces deux scènes affichent la dimension politique d'un livre dont l'intérêt réside avant tout dans la description de deux modes de vie fortement contrastés, celui des riches et celui des pauvres, entre lesquels aucun espace mitoyen ne paraît possible. La jalousie d'Omar ne lui appartient pas en propre: elle renvoie au ressentiment qu'éprouvent tous les démunis de la terre devant leur incapacité à modifier leur situation. Dans ce roman, la société marocaine du temps de Hassan II — décédée en 1999 — est présentée comme sclérosée et bien installée dans ses privilèges. Le tragique vient du fait que les adolescents eux-mêmes sont prisonniers de ces schémas qu'ils n'arrivent pas à dépasser.

Roman en demi-teintes, où les zones d'ombre alternent avec quelques taches de lumière, *Le Jour du roi* est aussi un roman familial dans lequel l'image de la mère, en négatif, est mise en balance avec celle du père, dont le désarroi est rendu en des pages de grande sensibilité. Un certain lyrisme traverse tout le récit, permettant à l'auteur d'éviter de justesse le piège du roman à thèse.

Collaboratrice du Devoir

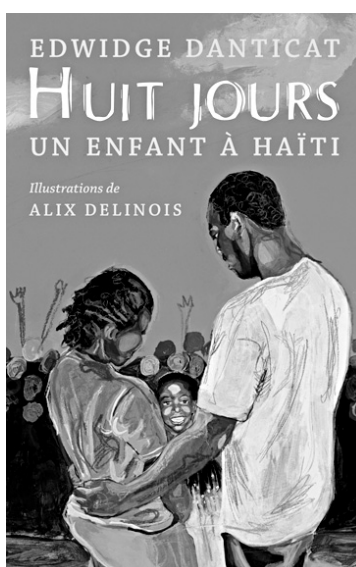
LITTÉRATURE JEUNESSE

Haïti: un enfant sous les décombres

ANNE MICHAUD

Alors qu'on souligne partout cette semaine le premier anniversaire du tremblement de terre qui a frappé Haïti en janvier dernier, les éditions Scholastic font paraître un album jeunesse qui célèbre la joie de vivre et la résilience des enfants haïtiens. *Huit jours - Un enfant à Haïti* raconte l'histoire de Junior, un garçon de sept ans qui se trouve coincé sous les décombres.

Jour après jour, incapable de bouger, le garçon s'évade de pensée et recrée dans sa tête les jeux qui meublent habituellement ses journées. Se succèdent ainsi dans l'imagination de Junior des parties de billes, de cache-cache ou de soccer endiablées, des moments de tendresse partagés avec ses parents, une course à vélo avec sa sœur ou le pur plaisir de mordre dans une mangue juteuse, de sentir la pluie tiède sur son visage et



de chanter de tout son cœur. Et la peur? Elle est là, on la sent et on la vit avec le garçonnet, particulièrement le cinquième jour, alors que son ami Oscar, pris sous les décombres lui aussi, finit par s'endormir pour ne plus jamais se réveiller.

Le désir de vivre

La grande simplicité du texte de l'écrivaine haïtienne Edwidge Danticat séduit dès les premières lignes. Plutôt que de se concentrer sur le drame, la peur et le chagrin, elle exprime le désir de vivre, plus fort que tout, des enfants haïtiens. Et sous les crayons vibrants de couleurs d'Alix Delinois, c'est une Haïti d'avant le séisme qui revit, une Haïti débordante de vie et de plaisir, à l'image de ces enfants qui continuent aujourd'hui à jouer et à rêver à travers les décombres.

Collaboratrice du Devoir

HUIT JOURS - UN ENFANT À HAÏTI

Texte d'Edwidge Danticat
Traduction française d'Hélène Pilotto
Illustrations d'Alix Delinois
Scholastic
Toronto, 2011, 32 pages
(6 ans et plus)

vient de paraître

Dossier
Haïti, le choc de la réalité

NUMÉRO 746 • FÉVRIER 2011

Les auteurs sont :

Lody Auguste, Catherine Caron, Fritz Deshommes, Kawas François, Daniel Holly, Jean-Claude Icart, Franklin Midy et Jean-Claude Ravet.

À lire aussi: le carnet de Brigitte Haentjens, la chronique littéraire de Louise Warren illustrée par Sophie Lantôt, une controverse sur le célibat des prêtres, des analyses sur le Brésil et la réforme de l'assurance santé aux États-Unis.

Artiste invitée: Taino-L

Pour consulter le sommaire détaillé :
www.revuerelements.qc.ca

8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfj.qc.ca
Relations: 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES



Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de *Relations*) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Quand les Américains mangent du Canadien



LOUIS CORNELIER

«**C'**est un pays sympa, le Canada, déclare Tucker Carlson, commentateur conservateur vedette de la station américaine CNN, en décembre 2005. C'est un peu comme un cousin attardé qu'on voit à l'Action de grâce. On lui tapote gentiment la tête. Il n'est pas méchant... Mais, franchement, personne ne le prend au sérieux. L'année précédente, le même Carlson déclarait que le Canada, au fond, «c'est une version made in Taiwan des États-Unis». Résumait-il, ce faisant, l'opinion majoritaire américaine au sujet du Canada?»

Journaliste canadienne-anglaise qui vit maintenant à Los Angeles, Chantal Allan explore la question dans *Bombardons le Canada! et autres propos désobligeants relevés dans les médias américains*. On connaît bien le «Québec bashing», ou dénigrement systématique du Québec, en provenance du Canada anglais. L'antiaméricanisme, dans ses versions québécoise, canadienne ou internationale, a souvent été étudié. Il n'en va pas de même, toutefois, du «Canada bashing», ou de l'anticanadianisme, cette «attitude hostile à la spécificité canadienne, à l'être canadien», pratiqué aux États-Unis. Le projet de Chantal Allan est donc original et instructif. Les journaux nationaux étasuniens comme le *New York Times*, le *Chicago Tribune*, le *Los Angeles Times*, le *Washington Post* et le *Wall Street Journal* servent de sources principales à l'essayiste dans cette entreprise.

Des frictions anciennes

Les frictions entre le Canada et les États-Unis ne datent pas d'hier. Les Américains, explique Allan, n'ont jamais vraiment pardonné aux Canadiens de ne pas les avoir accompagnés dans leur révolte contre la Grande-Bretagne en 1776 et lors

de la relance de cette dernière en 1812. Malgré tout, par la suite, les relations entre les deux pays sont demeurées plutôt stables. Les liens qu'ils ont développés sont si étroits «qu'il serait maintenant périlleux, pour la sécurité et la prospérité des deux pays, de tenter de les dénouer». Il n'empêche que des crises surviennent qui mettent à mal ces relations de bon voisinage.

La naissance officielle du Canada, en 1867, inquiète certains commentateurs américains. On craint que cette monarchie constitutionnelle ne menace le régime républicain. Le Canada, alors, dans les quotidiens du Sud, est souvent décrit comme «le pays le plus froid du monde», mais le *Chicago Tribune* suggère néanmoins de l'annexer. Les Fénians, d'anciens combattants d'origine irlandaise de la guerre de Sécession, souhaitent même prendre le pays en otage pour l'échanger à la Grande-Bretagne en retour de l'indépendance de l'Irlande. Déjà, à l'époque, le fort exode canadien vers les États-Unis en inquiète plusieurs. Les Canadiens sont honnêtes et travailleurs, disent-ils, mais «quelque peu primitifs».

La négociation d'un traité de réciprocité, ou de libre-échange, en 1911 sera un temps fort des relations canado-américaines. Aux États-Unis, quelques politiciens suggèrent de profiter de l'occasion pour annexer le Canada. Les conservateurs canadiens, eux, s'opposent au projet de Laurier qui mènerait, croient-ils, à une rupture avec la Grande-Bretagne. Le projet de loi sera finalement adopté par les Américains, mais l'affaire échouera quand les conservateurs de Borden seront élus. «Jamais nous ne les aurions crus aussi sots», écrit le *New York Times*, en parlant des Canadiens.

La période 1953-1968 est marquée par la révolution cubaine, l'affaire des armes nucléaires en sol canadien et la guerre du Vietnam. En 1960, le refus canadien de respecter l'embargo américain imposé sur les exportations à destination de Cuba sera considéré par le *Chicago Tribune* comme une «trahison digne de Judas». A la même époque, la volonté américaine d'installer des armes nucléaires en sol canadien fait débat. Les libéraux de Pearson sont pour et les conservateurs de Diefenbaker, contre. La victoire des premiers, en 1963, règlera l'affaire selon le désir



LARRY DOWNING REUTERS

Quand Jean Chrétien refusa d'envoyer les troupes canadiennes en Irak, Pat Buchanan, ancien candidat républicain à la présidence, parla du «Canadistan soviétique».

américain. Pearson, toutefois, en plaidant pour une suspension des frappes aériennes et pour des négociations de paix au Vietnam, soulèvera l'ire du président Johnson, qui l'aurait même pris au collet en lui hurlant: «Vous n'avez pas fini de foutre la merde dans les affaires?»

Les années Trudeau laisseront les Américains dubitatifs. D'abord fascinés par ce premier ministre qui est «une version canadienne des Kennedy», les commentateurs déchanteront vite. On évoque ses «sympathies pour des valeurs socialistes» et on craint sa «Troisième Voie», qui propose de réduire la dépendance du Canada à l'égard des États-Unis. Sa «riposte musclée» aux événements d'octobre 1970 sera unanimement encensée, mais ses amitiés cubaines et chinoises se-

ront accueillies avec une certaine agressivité. L'élection de Mulroney, en 1984, rassurera les gauchophobes du Sud.

L'après-11-Septembre

Les hostilités verbales reprendront en septembre 2001. L'appui des Canadiens, au moment des attentats contre les tours du World Trade Center, sera apprécié, mais cette reconnaissance n'empêchera pas que se répande la fausse rumeur selon laquelle les terroristes seraient d'abord passés par le Canada. Quand Chrétien refusera d'envoyer les troupes canadiennes en Irak, Pat Buchanan, ancien candidat républicain, parlera du «Canadistan soviétique». Jonah Goldberg, un autre commentateur conservateur, traitera les Canadiens de «lâches» et suggérera, dans une blague de mauvais goût à la Sarah Palin, de bombarder un peu le Canada pour le forcer à se réarmer. En guise de réplique, la directrice des communications de Chrétien traitera Bush d'abruti et la députée libérale Carolyn Parrish exprimera son ras-le-bol de «ces salopards d'Américains». La commentatrice américaine de droite Ann Coulter précisera, elle, qu'elle ne déteste que les Canadiens... français!

Pour expliquer les outrances anticanadiennes des médias américains depuis 2001, Chantal Allan évoque la prolifération des réseaux médiatiques et le développement partisan du traitement de l'information qui l'accompagne, de même que la raréfaction des correspondants américains au Canada et la montée de l'ignorance qui s'ensuit. En montrant le ridicule auquel nous expose cette dernière, Chantal Allan signe ici un essai à la fois amusant, éclairant et préventif.

louisco@sympatico.ca

BOMBARDONS LE CANADA!

ET AUTRES PROPOS DÉSOBLIGEANTS RELEVÉS

DANS LES MÉDIAS AMÉRICAINS

Chantal Allan
Traduit de l'anglais par Catherine Ego
PUL
Québec, 2010, 180 pages

Entretiens avec Pierre Bourdieu

La sociologie, une discipline qui dérange

Un Pierre Bourdieu énergique, drôle et passionné répond aux questions de Roger Chartier

MARCEL FOURNIER

En 1988, dans le cadre d'une émission radiophonique à France Culture, Roger Chartier s'entretient avec Pierre Bourdieu. Une conversation où se mêlent complicité et différences disciplinaires: le premier est historien et professeur à l'École des hautes études en sciences sociales, et le second, sociologue et professeur au Collège de France.

Aujourd'hui, huit ans après la mort de Bourdieu, les cinq entretiens paraissent intégralement dans un petit livre. Une excellente idée, et cela pour au moins deux raisons. Primo, on découvre un Pierre Bourdieu énergique, drôle, passionné, ironique avec lui-même et avec les autres. Secundo, on voit un Pierre Bourdieu qui, au cœur de la polémique que soulèvent ses ouvrages, de *La Distinction à Homo academicus*, répond aux critiques et clarifie quelques notions centrales (champ, d'habitus, etc.) en donnant quelques exemples concrets d'analyse sociologique: le peintre Manet et le

commencement de l'art moderne, l'écrivain Flaubert comme «le plus sociologue des romanciers» ou le philosophe Heidegger et le nazisme.

«Le monde me comprend, mais je le comprends.» Pierre Bourdieu cite dans ses propres mots cette phrase de Pascal afin de liquider les oppositions «bêtes» qui opposent individu/société et subjectivisme. De même, à ceux qui lui reprochent le déterminisme de sa perspective sociologique, il rétorque: «Je dirais que nous naissons déterminés et que nous avons une petite chance de finir libres. Nous naissons dans l'impensé et nous avons une toute petite chance de devenir des sujets.» De belles formules!

Enfin, souvent identifié à une sociologie a-historique, Bourdieu se défend d'avoir négligé l'histoire, mais l'histoire qui l'intéresse est une histoire faite, non pas de continuité, mais de discontinuité (avant/après la constitution du champ artistique au début du XXe siècle).

Sociologie et histoire

La sociologie se trouve ce-

pendant dans une situation plus difficile que l'histoire, car le sociologue vit au temps présent dans la société qu'il observe. Aussi Bourdieu reconnaît-il que «la sociologie n'est pas toujours facile à vivre». «Nous sommes toujours sur des terrains brûlants.» Ce qui manifestement ne l'ennuie pas, car il a de la science une conception qu'il qualifie énigmatiquement «d'assez militante, ce qui ne veut pas dire "engagée", du tout». La sociologie doit, selon lui, «répondre à des questions extrêmement importantes», ou tout au moins elle a le devoir de poser ces questions, et de le faire mieux que ne le feraient des journalistes ou des essayistes. Aussi ne faut-il pas s'étonner si la sociologie est, et c'est sa force, une discipline qui dérange.

Collaborateur du Devoir

LE SOCIOLOGUE ET L'HISTORIEN

Pierre Bourdieu et Roger Chartier
Agone et Raisons d'agir
Marseille, 2010, 104 pages



PIERRE VERDY AFP

Pierre Bourdieu photographié en public en octobre 1998, quelques semaines après la parution de son ouvrage *La Domination masculine*

L'art culinaire français au cours des siècles

Un ouvrage fascinant qui se laisse dévorer...

SÉBASTIEN VINCENT

«L'art culinaire français» a fait son entrée au patrimoine immatériel de l'humanité de l'UNESCO en novembre dernier. Cela nous rappelle que la cuisine tient certes de la nature, mais aussi de la culture. Cet art difficile, ses techniques, ses documents, ses artisans constituent un passionnant objet d'histoire, comme le démontre cet essai paru en 2005, aujourd'hui réédité en livre de poche et récemment désigné par le jury des Gourmand Awards France comme le

meilleur ouvrage d'histoire culinaire de l'année.

L'histoire de l'alimentation doit beaucoup à Jean-Louis Flandrin, qui en a profondément renouvelé les méthodes d'analyse à partir de sources exploitées avant lui. Patrick Rambourg, fils de restaurateurs, cuisinier lui-même et professeur d'histoire des pratiques culinaires et alimentaires, s'inscrit dans le sillon tracé par son prédécesseur. Pédagogique et accessible, son propos érudit assaisonné d'anecdotes montre «comment la cuisine française a acquis une renommée interna-

tionale, tout en devenant une spécificité culturelle reconnue par tous».

Cette cuisine, simple dans son origine, s'est raffinée au cours des siècles en suivant une constante, celle de la recherche du goût des aliments. S'il existait des préférences gustatives et des particularismes alimentaires dès la fin de l'époque médiévale, on ne pouvait alors parler d'une identité culinaire française. L'idée de la supériorité de l'art gastronomique français apparut à la Renaissance. Le goût se transforma, la consommation

de sucre augmenta et le beurre fit son entrée dans les traités de recettes que l'auteur cite abondamment, depuis la version primitive du Viandier, le plus célèbre recueil du Moyen Âge, jusqu'à ceux de la «nouvelle cuisine française» des années 1970, aujourd'hui considérée comme classique. Quant au début de l'hégémonie du «modèle français», il correspond, avance Rambourg, au rayonnement linguistique et culturel de la civilisation française au temps où Louis XIV et sa cour fascinaient tant les élites européennes. Cette hé-

gémonie perdura pendant plus de trois siècles.

Le rôle des chefs

Si la cuisine française a marqué l'histoire mondiale de la table, cela est dû en grande partie au rôle de chefs comme Antonin Carême, Auguste Escoffier et tant d'autres qui, par l'écriture, le geste et la parole, codifièrent et transmirent leurs savoir-faire. Rambourg leur accorde une place de choix, ainsi qu'au développement des ustensiles, de la restauration et des bonnes manières, sans oublier les chroniqueurs, les auteurs de guides

gastronomiques, les serveurs, sommeliers et convives. Seul bémol à cet ouvrage qui se laisse dévorer, le lecteur plus gourmand aurait certainement apprécié une bibliographie substantielle plutôt que de devoir se sustenter uniquement des notes.

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DE LA CUISINE ET DE LA GASTRONOMIE FRANÇAISES

Patrick Rambourg
Perrin
Paris, 2010, 381 pages